

Dante : toute la poésie de « Paradis »

L'écrivaine et traductrice Danièle Robert retrouve la cadence novatrice du grand poète italien dans sa version de « La Divine Comédie », dont le final est paru récemment.

Par [Nicolas Weill](#), Le Monde. Publié le 23 juillet 2020



Dante et Béatrice au paradis, selon Gustave Doré (1860). Fototeca/Leemage

« Paradis. La Divine Comédie » (Paradiso. Divina Commedia), de Dante Alighieri, traduit de l'italien et édité par Danièle Robert, édition bilingue, Actes Sud, 538 p., 27 €, numérique 20 €.

Depuis que Jacqueline Risset (1936-2014) a publié une traduction mémorable de [*La Divine Comédie*](#) (Flammarion, 1985-1990), près de huit versions françaises, partielles ou intégrales, se sont ajoutées. Toutes témoignent de la présence vivante du chef-d'œuvre écrit par Dante entre 1303 et 1321, où beaucoup voient l'épopée européenne par excellence. Chaque transposition dans une autre langue de ce parcours poétique et chrétien à travers l'enfer, le purgatoire et le paradis – arrière-mondes que le XX^e siècle nous a désaccoutumés de fréquenter par la pensée – fournit son tempo propre à ce morceau indéfiniment rejoué. Danièle Robert, par ailleurs amatrice de jazz, achève avec *Paradis* sa lecture de l'œuvre entière. Elle est marquée par la concentration sur la vélocité de l'original.

En hendécasyllabes

Pour serrer au plus près le rythme rapide et allusif de *La Divine Comédie*, [René de Ceccatty avait opté pour l'octosyllabe](#) (Points, 2017), au risque de perdre en route, au nom de la lisibilité, bien des richesses de l'original en hendécasyllabes (vers de onze pieds). Danièle Robert n'a, quant à elle, rien voulu sacrifier, ni de la profusion d'une langue incroyablement inventive, où les néologismes abondent (« *transhumaner* », « *emparadiser* », etc.), ni de la prolifération des allégories. Les rimes l'y ont aidée, et leur croisement qui lie un tercet à l'autre maintient la cadence, même si elles imposent, çà et là, des choix peu convaincants, (comme celui de traduire *stella* tantôt par « *estelle* » tantôt par « *étoiles* »).

Hendécasyllabes, tercets et rimes liées

« Ô sublime clarté, qui dépasse tant
les concepts mortels, concède à ma pensée
encore un peu de ton être apparent,

fais que ma langue soit éloquente assez
pour qu'une étincelle à peine de ta gloire
aux peuples futurs elle puisse laisser ;

car à faire retour sur ma mémoire,
à faire quelque peu résonner mes vers,
on concevra d'autant plus ta victoire.

L'acuité du vif rayon que j'ai souffert,
j'en serais resté, je crois, ébloui,
si mes yeux avaient délaissé son éclair.

Je me souviens que j'en fus plus hardi
à le soutenir, au point que je mêlai
mon regard à sa puissance infinie. »

Paradis, pages 418-419

La prosodie du poète florentin héritée des troubadours et du « *doux style nouveau* » de son mentor, [Guido Cavalcanti](#) (1258-1300), que Danièle Robert a également traduit (Vagabonde, 2012), a constitué en son temps un geste novateur. Il convenait, dit-elle au *Monde*, de le faire passer dans le langage spécifique des avant-gardes poétiques de chaque siècle. Si le vers libre a caractérisé le XX^e, celui de Jacqueline Risset, le retour à la rime s'imposerait, selon elle, pour le suivant.

Ce parti pris ne comporte-t-il pas le risque d'une certaine monotonie ? Il est singulièrement menaçant s'agissant de *Paradis*, poème plus didactique, bourré de développements empruntés aux doctrines chrétiennes en vogue au XIII^e siècle comme à la *Physique* d'Aristote – même si la thèse d'un Dante pamphlétaire de Thomas d'Aquin (1225-1274) et de sa *Somme théologique* demeure controversée. Les guides qui mènent le poète jusqu'à Dieu, Béatrice et saint Bernard, forment des figures bien moins parlantes à l'imagination que le Virgile qui a précédé les pas de Dante en enfer et au purgatoire, sur le mode d'une randonnée pédestre menée d'un bout du monde à l'autre.

Les yeux de Béatrice

La traversée du paradis, hors du temps et de l'espace, s'opère plus abstraitement, par simple contemplation des yeux de Béatrice, à travers les dix cieux jusqu'à l'empyrée, où réside la clarté éternelle qui rayonne de la Trinité. Quant au jeune objet aimé de Dante, Béatrice, qui l'accompagne dans les cieux supérieurs, on a pu souligner qu'elle adopte souvent le ton d'une pédante « *en bonnet de docteur* » n'ayant de cesse qu'elle ne fasse sentir à son amant d'autrefois un insupportable sentiment de supériorité en tant que corps céleste.

Mais beaucoup de commentateurs n'en trouvent pas moins injuste le discrédit de *Paradis* auprès des modernes qui cantonnent tout le plaisir du « *dantesque* », depuis le romantisme, aux souffrances infernales. Déjà, l'historienne de la littérature Yvonne Batard, dans son *Dante, Minerve et Apollon* (Les Belles Lettres, 1952), constatait que *Paradis* fourmille de bien plus d'images qu'*Enfer* et *Purgatoire*. « *Béatrice est une métaphore de la poésie* », estime Danièle Robert, et cette poésie a le pouvoir d'approcher au plus près des réalités réputées les plus ineffables.

Et même si *Paradis* est à nos yeux l'élément le plus « médiéval » de *La Divine Comédie*, et donc le moins accessible, la traductrice a su justifier la pérennité de cette partie mal aimée en époussetant son ennui pour lui insuffler une nouvelle jeunesse.

[Lire un extrait](#) sur le site des éditions Actes Sud.

[Nicolas Weill](#)